



ZULMA, 2015  
COLLECTION DE POCHE Z/A

William Saroyan, trad. de l'anglais  
(États-Unis) par Danièle Clément

**Papa, tu es fou**

ISBN 978-2-84304-743-5

141 pages  
7,95 €

**RÉCITS  
D'ENFANCE**

## PAPA, TU ES FOU

Voici l'histoire très simple d'un garçon qui vient tout juste d'avoir 10 ans et qui, avec son père, parle, rêve, joue et fait de la bicyclette. Nous sommes dans les années 1950, sur la côte Ouest des États-Unis, à Malibu. « J'ai décidé d'écrire ce livre parce qu'en 1953, quand tu avais 10 ans, tu me l'as demandé et parce qu'en 1918, quand j'avais moi-même 10 ans, je n'avais pas assez de métier pour dire ce que je voulais dire. [...] Je n'avais rien de plus à faire que de me rappeler mes 10 ans, observer les tiens, et mettre les deux ensemble en y ajoutant mes 45 ans. Ta voix et ta démarche sont le corps du livre ; ton regard en est le style... » : ainsi s'adresse l'auteur à son fils Aram, en ouverture de ce petit livre depuis longtemps épuisé, qu'a la bonne idée de rééditer aujourd'hui Zulma, avant de faire de même pour *Maman, je t'adore*, considéré à juste titre comme son pendant féminin, puisqu'on y voit une fillette de 9 ans et sa mère, jeune comédienne venue à New York pour y décrocher un rôle, partager une petite chambre d'hôtel dans une intimité chaleureuse et mener ainsi la vie la plus épatante qui soit.

William Saroyan (1908-1981) est le fils d'immigrés arméniens. Ayant perdu son père à l'âge de 3 ans, il est placé avec ses frères et sœurs dans un orphelinat ; à 8 ans il vend les journaux à la criée, puis devient télégraphiste et décide tout jeune d'embrasser la carrière d'écrivain. Ses romans, nouvelles et pièces de théâtre qui témoignent d'une Amérique difficile et de la vie des petites gens remportent un grand succès dans les années 1930 (le prix Pulitzer, qu'il refuse, lui est décerné en 1939 pour sa pièce *The time of your life*). Un nouveau style naît avec lui dans la littérature américaine, sans apprêt et décontracté, spontané, une voix honnête et clairvoyante admirée de Jack Kerouac et d'Arthur Miller. Aimant surtout à flâner, selon ses dires, il écrivait quand et comme cela

lui chantait, ne se relisant pas ou peu, les anecdotes se mêlant aux réflexions, s'inspirant de ce qu'il voyait dans la rue car tout lui semblait merveilleux : « Je n'élabore pas une intrigue passionnelle, je ne crée pas des caractères mémorables, je n'ai pas un joli style, je ne fignole pas une belle atmosphère : j'écris une lettre aux gens ordinaires ».

Cette lettre, la voilà donc, prenant ici la forme de confidences que nous fait un petit garçon, symbiose de l'enfant qu'a été l'auteur, de son fils et de tous les enfants qu'il a pu observer autour de lui. Son rêve est de monter dans une fusée et d'être le premier homme à marcher sur la Lune. Il déteste l'école qui lui donne seulement l'impression que les minutes se traînent les unes à la suite des autres et qui, contrairement à ce que tout le monde affirme, est le dernier endroit pour s'instruire. Mais il aime la mer qui ne cesse jamais d'avancer et de reculer, qui ne ressemble à rien, qui est « ce qui existe de plus grand au monde, de meilleur, de plus important, quelque chose qu'on peut aimer toute sa vie ». Il aime suivre dans le ciel le vol des mouettes, des pélicans et des avions à réaction, faire signe aux garde-côtes dans leur hélicoptère. Il adorerait se battre contre un dragon qui crache le feu et vole en même temps, histoire de lui montrer un ou deux trucs qu'il connaît pour en venir à bout...

Partis vivre à Malibu, à quelques kilomètres de Los Angeles, dans la petite maison paternelle au bord de la mer, le garçon et son père se sont donné comme but, l'un d'écrire un roman, l'autre un livre de cuisine, en plus de jouer, lutter, trouver des rimes, rouler jusqu'à San Francisco, faire la course, se mesurer l'un à l'autre et surtout, encore et toujours, discuter. Les relations qu'ils entretiennent ne laissent pas d'émerveiller par leur franchise, leur caractère libre, toute gêne une fois pour toutes mise de côté. Du moins, c'est ainsi que le souhaite, que l'exige même, son père : « Rien dans ta vie ne doit jamais être obligatoirement

*comme ceci et pas autrement*. Tu peux rester avec moi jusqu'à ce que tu aies envie de rentrer chez toi. Naturellement, j'aimerais que tu restes, mais je serais horrifié à l'idée que tu pourrais imaginer que tu *dois* le faire pour me faire plaisir», lui dit-il tout bas, pendant que tourne sur le phono son concerto pour piano de Mozart préféré, et «c'était presque comme si la musique et ce qu'il disait étaient faits l'un pour l'autre». Tous les sujets semblent pouvoir être abordés, y compris les sentiments que le petit garçon croit les plus inavouables : «Mon père sait que quelquefois il m'énerve terriblement, et même que je le déteste quelquefois : oui, il m'a lui-même dit : "C'est comme ça", à moi qui croyait que c'était un secret. Il en a parlé comme si ce n'était pas à nous que ça arrivait, toute cette histoire. Il a dit que c'était naturel pour un fils de détester de temps en temps son père, et aussi sa mère, et quelquefois le monde entier : "Si tu peux aimer, tu peux haïr aussi. La haine est un sentiment très utile, si seulement on la comprend"».

Car comprendre, ou «trouver la compréhension» comme dit le père, voilà un but des plus enthousiasmants : «une fois qu'on a trouvé la compréhension, on l'a et on peut s'en servir de mille et une façons. C'est merveilleux et ça n'a pas de limites». Or le père se souvient qu'étant enfant, il avait dû rester seul avec ses interrogations, et c'était comme s'il avait passé tout ce temps à dormir. Sûrement trouve-t-il là une réserve de patience qui le rend si disponible face au caractère insatiable de son fils : «Pendant que je posais à mon père tout un tas de questions – j'ai toujours fait ça, depuis que je suis tout petit – et pendant qu'il répondait à toutes les questions sans en laisser une, il nous faisait à dîner». Que l'on pense au petit Martin de *Very far away* de Maurice Sendak, paru la même année (1957), qui décide de partir de chez lui pour la bonne raison qu'on néglige de répondre à ses questions, et d'aller là, «somewhere

even very far away», où l'on prendra enfin le temps d'y répondre... Mais le père a lui aussi des questions à poser à son fils et ne s'en prive pas. Nul doute que ces échanges quotidiens apportent à l'enfant une ouverture, une prise de conscience de sa place dans l'univers, une capacité à envisager les choses qui va jusqu'à s'interroger sur les processus de sa propre pensée. Regardant la moule accrochée à son rocher, l'enfant se demande à quoi l'homme peut se raccrocher, sa réflexion allant en s'élargissant : «être vivant en même temps que le tigre, l'oiseau, le ver, l'anémone et la moule – avoir de grandes peines et des souvenirs pour moi tout seul, être l'espèce d'animal que Dieu a fait comme ça, par hasard – quelle rigolade pour chaque homme d'être ce qu'il est !»

Au fond, ce roman est un livre de philosophie, si l'on conçoit celle-ci comme une façon de ne jamais éluder les questions des enfants, de s'attacher à y répondre avec honnêteté. «Qu'est-ce que Dieu?» demande le garçon, comme ils viennent de passer la porte d'une petite église blanche posée sur la plage : «Le maître de la maison. C'est à peu près la seule façon dont je puisse te l'expliquer rapidement ; sinon, je pourrais passer le reste de ma vie à en parler, et plus ça irait, plus je m'embrouillerais.» Les chapitres d'une, deux, trois pages au grand maximum sont chaque fois de petites leçons de sagesse inattendues (ou de folie, car il faut «se débattre avec sa folie, apprendre là ce qu'on ne peut apprendre autrement») qu'annoncent des titres formant au final comme un index : «École, Route, Dieu, Voiture, Monde, Miche de pain...». Conseils et recettes de cuisine se suivent pêle-mêle dès lors qu'il s'agit de transmettre, de ne rien dire qui ne puisse être utilisé (si le père songe à écrire un livre de cuisine, c'est parce que «un livre de cuisine est sur la nourriture, et la nourriture est la base de toute vie humaine. Je me dis que si je peux rationaliser la façon de se nourrir, je peux préparer tout le reste

à se réorganiser»). En voici quelques-uns en vrac : célébrer le miracle de la vie ordinaire, vivre avec peu et s'habituer à être fauché, écouter ses propres désirs, manger avec sobriété, s'arrêter parfois pour prier.

Mais le plus précieux des conseils reste sûrement celui-ci : tout regarder attentivement, ce en quoi le petit garçon excelle, allant jusqu'à s'absorber dans la contemplation minutieuse de tous les détails d'un objet. «Pendant que mon père préparait le petit déjeuner, j'ai lavé les pierres et les coquillages et le morceau de bois laissé par la mer, et je les ai regardés très attentivement en les tournant pour les voir de tous les côtés, et j'ai vu beaucoup de choses. J'ai vu que tous les petits objets dans le monde sont beaucoup plus compliqués qu'ils n'en ont l'air. Il y avait un caillou grand comme une noix, avec un peu de rouge et une ligne blanche qui séparait parfaitement un côté du petit caillou de l'autre, comme si ce petit caillou était tout un monde dans son genre et que la ligne blanche séparait la terre de la mer. Rien que d'observer cette petite pierre, ça m'a fait réfléchir et m'a rendu heureux d'être capable de voir quelque chose si clairement, de voir dans cette petite pierre tout ce qu'elle avait d'important – et elle est presque aussi importante que n'importe quoi d'autre dans le monde.»

**Françoise Le Bouar**

À paraître, du même auteur : *Maman je t'adore*, Zulma, collection de poche Z/A, trad. par Annie Blanchet.

ISBN 978-2-84304-759-6 – 240 pages – 8,95€